

Les grandes figures mythiques de la mythologie française

par Françoise Clier-Colombani

Bernard Sergent, après H. Dontenville, fondateur de la Société de mythologie française, définit la « mythologie française » comme « une discipline qui étudie la tradition légendaire dans sa double dimension historique et sémantique ». Il ajoute : « Faire de la mythologie française, c'est voyager dans les textes et voyager en France ».

Certes, c'est sur le folklore, les mythes et légendes, les contes et toute la littérature médiévale d'Oc et d'Oïl qui nous sont parvenus, que nous devons nous appuyer pour aller à la recherche de ce qui constitue la spécificité culturelle de notre environnement. Cependant, la France hexagonale dans laquelle nous vivons ne s'est pas constituée en un jour. Les apports ayant contribué à fonder notre patrimoine légendaire sont liés à des phénomènes de migration, d'occupation, de transmission aussi anciens que diversifiés, qu'il s'agisse du domaine linguistique, religieux, architectural, de la transformation des paysages, des us et coutumes qui ont formé ce petit bout de terre aux confins de l'Europe et bordé par l'océan, vers lequel ont convergé tant de peuples différents.

C'est pourquoi il est si délicat de trouver l'origine de tel personnage surnaturel dont le nom et les fonctions nous paraissent pourtant familiers, ou de telle manifestation folklorique dont on a oublié la raison d'être. C'est alors que les recherches de toponymie, la quête inlassable des traces légendaires à laquelle se sont livrés les folkloristes qui nous ont précédé, et que poursuit la SMF, mais aussi la mythologie comparée peuvent nous venir en aide. Car quoique soumis à telle ou telle particularité dans tel contexte, les mythes sont universels. Et les personnages mythiques, eux aussi, se répondent d'un type de société à l'autre. Ainsi, faire de la mythologie « française », c'est certes voyager en France, mais en faisant beaucoup de détours hors de France. C'est voyager dans les textes, en particulier dans la littérature ancienne (Pline), la littérature médiévale, les chansons de geste, les romans courtois, la légende arthurienne, la légende dorée, Rabelais. Mais c'est aussi interroger les restes de témoignages oraux qui n'ont pas encore disparu, ou qui ont été collectés alors qu'ils étaient encore vécus, par de zélés folkloristes et les confronter à d'autres témoignages, issus d'autres contrées, ou d'autres domaines littéraires¹.

Comme le note notre président sur le site de la SMF, cette remontée dans le temps permet bien souvent de comprendre le sens et la raison d'être des mythes observés, car c'est une pensée disparue, antérieure au christianisme, qui explique les innombrables motifs mythiques contenus dans les contes, les chants et les hymnes, les vies de saints, les usages de Carnaval, les pratiques rituelles (autour d'un arbre, d'une fontaine, d'un mégalithe), la répartition des toponymes indiquant les lieux hantés par un géant, une fée, ou d'autres personnalités magiques. C. Lévi-Strauss ne dit pas autre chose lorsqu'il note que « quel que soit le mythe pris pour centre, ses variantes rayonnent autour de lui, formant une rosace qui s'élargit progressivement et se complique ».

Commençons cependant par définir certains termes dont nous allons nous servir : Mythe, conte, légende, en interrogeant justement un spécialiste de la question, C. Lévi-Strauss :

A la question qu'est-ce qu'un mythe, C. Lévi Strauss répond : « si vous interrogiez un indien américain, il y aurait de fortes chances qu'il réponde : une histoire du temps où les hommes et les animaux n'étaient pas encore distincts ». Car (...) « aucune situation ne paraît plus tragique, plus offensante pour le cœur et l'esprit, que celle d'une humanité qui coexiste avec d'autres espèces vivantes sur une terre dont elles partagent la jouissance, et avec lesquelles elle ne peut communiquer.

¹ Dans le domaine français, citons Perrault, Bullet, Saintyves, Desavire, Delarue, Van Gennep, Saintyves, Joisten et enfin Dontenville et la SMF avec entre autres les travaux de H. Fromage, de G. Pillard, de C. Gaignebet et de B. Sergent.

On comprend que les mythes refusent de tenir cette tare de la création pour originelle ; qu'ils voient dans son apparition l'événement inaugural de la condition humaine et de l'infirmité de celle-ci ».

Chercher à définir le mythe par rapport à d'autres formes de tradition orale (légende, conte) ne lui paraît pas approprié, car à supposer que ces formes ne jouent pas « exactement le même rôle dans les cultures, elles sont produites par le même esprit, et l'analyste ne peut s'interdire de les exploiter ensemble ».

Et à la question : à quoi sert le mythe ? Il répond : « A expliquer pourquoi, différentes au départ, les choses sont devenues comme elles sont, et pourquoi elles ne peuvent pas être autrement ».

Quant à l'origine du mythe, il considère qu'elle remonte à l'origine de l'humanité, mais « qu'il n'y a pas de version authentique ou primitive d'un mythe. Toutes ses versions doivent être prises au sérieux ». Enfin, « un mythe propose une grille, définissable seulement par ses règles de constructions, et permettant de déchiffrer un sens, non du mythe lui-même, mais de tout le reste : images du monde, de la société, de l'histoire (...) : la matrice d'intelligibilité fournie par le mythe permet de les articuler en un tout cohérent. (*De près et de loin*).

De façon plus traditionnelle, on rappellera que le mot « mythe » signifie « parole », qu'il s'agit d'un récit fondateur remplissant une fonction socio-religieuse, et servant d'élément de cohésion au sein du groupe. Il met en scène des personnages surhumains aux pouvoirs surnaturels mais aux comportements et aux sentiments humains. Le mythe est une « fable » qui se réfère à des événements anciens chargés de sens. Dans les sociétés primitives, il sert d'explication du monde. Ils sont l'expression d'une culture et expriment les aspirations profondes de l'esprit humain et mettent en scène des situations éternelles.

Le conte est né de l'oubli progressif du caractère religieux du récit. Il se situe hors du temps, en un temps indéterminé. Il nous introduit dans un univers enchanté et constitue une initiation au monde, et son dénouement, presque toujours heureux, transmet l'espoir d'un avenir meilleur.

La légende (*legenda*, digne d'être lue), est un récit à caractère merveilleux où des faits historiques sont transformés par l'imagination populaire ou l'invention poétique. A l'origine elle racontait la vie des saints. Elle est plus soucieuse du détail que les contes.

Les mythes mettent en scène les dieux, les contes évoquent des êtres merveilleux, les légendes se situent au niveau de l'homme, fût-il un héros.

Pour conclure, les mythes sont générateurs de rites ; mythes et légendes sont objets de croyances, et les contes sont fantaisistes. Mais comme le note C. Lévi. Strauss on observe une perméabilité et des allers-retours incessants entre ces divers domaines.

Nos contemporains, cependant, sont-ils encore sensibles à l'attrait des mythes, des contes et des légendes que le passé nous a transmis ?

Comme le déplorait déjà Dontenville dans son ouvrage principal *Mythologie française*, les enseignants ont déjà bien trop de mal à enseigner aux enfants la mythologie gréco-romaine pour tenter de les initier aux *Contes de ma mère l'oie*. Quant à l'étude de Rabelais, elle paraît aussi scatologique qu'ardue. Pourtant, on voit poindre un renouvellement dans le choix des lectures proposées aux enfants et adolescents. A l'intention des plus petits, les contes de fée font toujours merveille, même s'ils sont plus ou moins heureusement remis au goût du jour. Il n'est pas rare de voir en éditions simplifiées à l'usage des collégiens les aventures du bon géant Gargantua et de Mélusine.

Ce que l'on peut constater également, c'est que la littérature du XXe s s'est appuyée de plus en plus sur le socle du patrimoine mythologique, de même que le cinéma. Et nous vivons en ce moment, il faut l'avouer, en pleine crise de « celtomanie », crise à laquelle les travaux de la SMF n'ont pas pu contribuer. Enfin, l'émergence de la mythologie dans les guides touristiques, les promenades mythologiques ou contées, partout en France, sont le signe d'un regain d'intérêt pour cette science, qui n'est malheureusement pas encore enseignée à l'université.

Quels sont les personnages mythiques qui marquaient, jusqu'à il y a peu, chaque lieu du paysage dans nos campagnes, et dont on ne retrouve trace maintenant que dans des lieux-dits, des proverbes, et des récits à l'usage de la jeunesse ? On pourrait citer pêle-mêle les géants et les fées, (*Le grand livre des fées*), les dames blanches, les lutins, gobelins, farfadets ou korrigans, les galipotes et les bigournes, (*Le petit peuple*), les chevaux, les ânes, jument blanche, chevaux sans tête, cerfs merveilleux, biches blanches, sangliers-fées, animaux psychopompes qui entraînent l'être humain dans l'autre monde, ou loups garous qui les déchirent (cf. C.Lecouteux), les chasses sauvages, chasse Galerie ou mesnie Hellequin, chasse Arthur, les dragons et les wouivres, les lieux mystérieux ou maudits : lacs et puits sans fond, vallons d'enfer, monts ou grottes où vivent géants et /ou hommes sauvages (tel Jean de l'ours), qui communiquent avec le monde d'en bas...

Tous ces êtres merveilleux composent une population marginale, celle qui côtoie le surnaturel, qui se réclame des anciens dieux, issus de la préhistoire, celtes, gaulois ou gallo-romains, traqués par la christianisation des campagnes et forcés, au cours de l'époque médiévale, de se métamorphoser au contact de la nouvelle religion, de se transformer en saints personnages aux attributs malgré tout suspects voire un peu sulfureux, comme saint Martin, saint Christophe, saint Nicolas, saint Georgeon ou saint Gorgon, (dont on voit bien de qui il tire son nom), qui ont encore à voir soit avec le diable, soit avec un géant lui-même issu de la métamorphose d'un dieu (celte le plus souvent).

Parmi eux, quelles sont les personnalités les plus marquantes, les plus représentatives de la mythologie française, c'est-à-dire (pour H. Dontenville), les plus ancrés dans notre terroir, à la différence des divinités « importées », (mais qui, de toute évidence, n'auraient pas survécu à l'oubli si elle n'avaient été sauvées par la littérature, ainsi que par l'effort de recherche des folkloristes du XIXe, des ethnologues et des historiens du XXe s) ?

Citons dans l'ordre :

1- Un géant bienveillant mais rustre, cheminant sans relâche d'Est en Ouest sur tout le territoire, portant une hotte remplie de pierres, s'appuyant sur un fort bâton de marche, robuste gourdin ou tronc de chêne, et chaussé lourdement. C'est Gargantua, dont les faits et gestes nous sont parvenus grâce à des Chroniques assez tardivement écrites, la première s'intitulant *Les grandes et inestimables Croniques du grant et énorme géant Gargantua*, œuvre de Charles Billon (Lyon 1532), ainsi que par l'œuvre de François Rabelais², (alias Alcofribas Nasier) mais qui a laissé des traces orales bien antérieures dans des historiettes racontées par nos ancêtres, des chansons et des dictons, ainsi que au moins 300 lieux répertoriés, dont la toponymie rappelle son passage.

2- Une fée serpente, infatigable bâtisseuse dont le nom nous est parvenu grâce à la diffusion de sa légende par la littérature : Mélusine, qui, entourée de ses deux sœurs forme peut-être avec elles une triade tri-fonctionnelle indoeuropéenne, et dont l'histoire nous est parvenue à travers deux romans, l'un de Jean d'Arras, *Le roman de Mélusine ou histoire de Lusignan*, l'autre de Coudrette *Mélusine*

3- Un cheval merveilleux, le cheval « Bayart », monture à dimensions mouvantes des quatre fils Aymon, dans la Chanson éponyme.

4- Enfin un personnage essentiel au sein de la matière arthurienne, l'enchanteur Merlin, qui se démarque de ses confrères Maugis et Obéron par l'originalité de sa naissance, sa science, sa sagesse, ses dons de prédiction et sa capacité à se métamorphoser, spécificités qui font de lui la résurgence d'une divinité oubliée.

² Les chroniques successives concernant Gargantua, sont : *Les grandes et inestimables Croniques du grant et énorme géant Gargantua*, Lyon, 1532 - Rééd. Editions des Quatre Chemins, 1925. *Le vroy Gargantua*, 1533 - Rééd. Nizet, 1949. *Les Croniques admirables du puissant roy Gargantua*, 1534 - Rééd. Editions Gay, 1956. Puis vient François RABELAIS (M. Alcofribas), *Les horribles et épouvantables Faits et prouesses du très renommé Pantagruel, roi des Dipsodes, fils du grand géant Gargantua*, 1534, et (deuxième édition) François RABELAIS (M. Alcofribas), *La Vie inestimable du grand Gargantua, père de Pantagruel*, 1534. Enfin, différentes publications de la Bibliothèque Bleue.

Gargantua

C'est notre géant national, dont Rabelais a su extraire « la substantifique moelle ». Mais bien avant l'œuvre de Rabelais, son nom apparaît sur tout le territoire français, élargi aux pays limitrophes, dans des toponymes et dans des légendes (et même des chansons) locales, mais ce n'est qu'en 1630 qu'il fait l'objet d'un récit littéraire.

Rarement mentionné dans les traditions populaires, le lieu de sa naissance se situe dans les *Chroniques* sur la plus haute montagne d'Orient, chez Rabelais au royaume d'Utopie, où règne Grandgousier, roi des Dypsodes, et il naît par l'oreille gauche de sa mère, Gargamelle, (Galemelle dans les *Chroniques*) ou Gargantine. Cette naissance par l'oreille fait de lui, à l'image du Christ dont l'auteur de l'*Ovide moralisé*³ explique qu'il a été conçu par l'entrée de la parole divine dans l'oreille de Marie, un être d'essence extraordinaire, voire divine⁴.

Son épouse serait Badebec, fille du roi des Amaurotes. Il serait père de Pantagruel et éventuellement d'autres enfants restés anonymes de les traditions populaires. Certaines *Chroniques* rapportent que sa mère l'aurait conçu seule vue d'un géant. Giraud de Barri⁵ en fait le fils de Belen⁶, le dieu solaire pré-celtique et de la vierge Belisama, (à moins qu'il ne soit lui-même la représentation de Belen, que l'on a associé à Apollon, ainsi qu'à Mercure, et que la religion chrétienne a transformé en Saint Michel).

Son nom varie selon les régions : on trouve des Gargan, Gargantois, Grand Tuard, Gurgiunt, Jarjan, Jorjon, Brise-chênes, Tord-chênes, bras de fer, Bringuenariles, Hok-bras, Kawr ou Gabnd'Tua, Gargountoun. Ce nom, issu selon Gaidoz⁷ du verbe « dévorer », qu'il partage avec nombre de dragons avaleurs, est d'origine probablement proto-historique.

D'une force exceptionnelle, barbu et velu, il porte un tronc d'arbre ou une massue en guise de bâton de marche, une hotte et une gibecière en peau de loup ds laquelle il enfourne les géants qu'il terrasse, à moins qu'il ne les fourre dans sa braguette. Il n'est cependant ni méchant ni menaçant. S'il fait peur, c'est que du fait de sa taille, de sa balourdise et de son énorme appétit, il occasionne malgré lui beaucoup de dégâts. Son gigantisme se traduit par des situations burlesques : il s'assoit sur des montagnes ou sur les tours d'une cathédrale pour prendre un bain de pied dans un fleuve, assèche les rivières et avale les bateaux en se désaltérant...

Contrairement à la majorité des géants attachés, tels les géants Gardon et Guédon de Guérande du Roman de Mélusine⁸ à la garde d'un lieu (grotte, gué, forteresse), il ne cesse de parcourir le territoire à grandes enjambées, tel un protecteur de la communauté (fig. A). C'est aussi un guerrier, qui, mandaté par Merlin auprès du roi Arthur, lutte contre les envahisseurs « Gogs et Magogs⁹ ».

Le parcours qu'il effectue en faisant le tour du monde d'Est en Ouest, et plus précisément, son premier voyage, accompagné de ses parents et de la grande jument, le mène des monts d'Orient au mont Saint Michel. C'est là qu'il finira ses jours, à moins qu'il ne se soit embarqué pour les îles enchantées. Si H. Gaidoz voit en lui le successeur d'un dieu solaire amateur de sacrifices humains, H. Dontenville, du fait de son caractère glouton, opte plutôt pour un dieu du soleil couchant, un Orcus (ou ogre) doublé d'un Belenos, dieu de la lumière.



³ Ovide moralisé

⁴ Rappelons qu'au Moyen Age, une correspondance est établie (du moins dans la culture populaire), entre la forme de l'oreille et celle du sexe féminin.

⁵ G. de Barri : *Topographia Hibernica*, XII^e siècle.

⁶ (Belem, ou Belenos, ou encore Belinus, Belin,).

⁷ H. Gaidoz op. cit

⁸ J. d'Arras...

⁹ *Chroniques* op. cit

rapport lointain avec une Apsara : Urvaçi, ou déesse indoue : Miluschi, voire une divinité Japonaise : Toyotamahime, elle ait aussi à voir avec la mythologie celtique (cf. Rhiannon, Dana, Equidna, Morgane),

C'est une fée bâtisseuse, occupation qui fait d'elle une concurrente de Galemelle. Bâtisseuse nocturne (mais ne doit-on pas voir là un phénomène précoce de diabolisation ?), elle porte ses pierres dans son tablier, « devantau » ou « dornée », et bien sûr, en laisse toujours tomber par mégarde, créant ainsi, comme Gargantua, dont selon certains mythologues elle serait la parèdre, de nombreux mégalithes. Elle est réputée également ne jamais achever son travail, ce qui correspond à la nature diabolique dont l'a chargée l'église. Fée des bois et des eaux, bien que dans ses travaux de bâtisseuse, elle se déplace en volant, elle est aussi réputée habiter certains cours d'eau, puits et gouffres, du fond desquels, telle une wouivre ou même un drac, elle attire les enfants et les noie. C'est là son côté le plus négatif, du moins dans les dits et récits populaires répartis sur tout le territoire, dans lesquels elle apparaît sous des noms dont les consonnances varient autour de la racine « mel »: Mellusine, mellusine, Merlusigne, Mère Lucine, Mélisande, Mélusonne, Marluzene, Merlusaine, Merlusse, Merlusine, Mère Lousine¹⁰... Cette racine selon Dontenville ayant rapport avec l'eau, et faisant d'elle une fée des eaux, une Dame à la fontaine, ce qui paraît aller de soi lorsqu'on connaît les différentes occurrences de son mythe.



Le mythe de Mélusine répond à une structure répertoriée par le classement de A et S. Thompson ; c'est celui de l'être surnaturel à la recherche d'un époux, mais qui n'accepte cette union qu'à la condition du respect d'un tabou. Elle apporte à son époux bonheur, richesse, prospérité et une belle descendance, mais disparaît lorsque le tabou est rompu, et sa famille perd progressivement ses richesses.

Ce mythe s'exprime autant dans des récits oraux que dans des exempla ou des romans.

La nature du tabou peut être diverse, mais concerne toujours le détail qui désigne la fée comme un être d'un autre monde, voire, (la christianisation ayant fait son œuvre), un être démoniaque. Ce qui signifie qu'on ne peut pas (qu'il ne faut pas ?) mélanger les différentes natures, surnaturelle et humaine, sans dommage.

Chez Mélusine, il s'agit de ne pas la voir au bain. Et pour cause : c'est alors qu'elle révèle sa véritable nature de femme-serpent. Dans d'autres récits, le tabou peut concerner le pied de la fée, qui est un pied d'oie, ce qui fait d'elle une fée « pédauque ». Dans d'autres encore, il s'agit de ne pas prononcer une parole, en rapport avec la provenance féerique ou d'outre-tombe de la fée : l'évocation de ses compagnes, le mot mort. Le fait de ne pas s'alimenter comme les êtres humains, ne pas toucher son épouse avec les rênes d'un cheval, etc.

Plusieurs récits antérieurs aux romans de J. d. Arras et de Coudrette, qui nous ont fait connaître la fée, sont conservés dans des exempla du XII^e écrits en latin par des auteurs médiévaux comme G. de Tilbury, G. de Montreuil, G. de Barri, H. de Froimont. Dans certains, la fée s'envole par la fenêtre au moment où son époux rompt le pacte en prononçant la parole interdite, (comme le fera Mélusine quand son mari la traite en public de « fausse serpente), et laisse l'empreinte de sa main ou de son pied sur la fenêtre. Dans d'autres, elle disparaît dans l'eau du bain (où Mélusine apparaît en femme serpent) qu'il a épié pour son malheur ; dans d'autres encore, elle part rejoindre son lac en entraînant son ou ses enfants.

¹⁰ L. Desavivre, G. Pillard, L. H.Lancner, F. Clier-Colombani

L'exempla le plus proche du roman de Mélusine, qui a dû servir de base à son auteur J. d'Arras, c'est l'histoire, rapportée par G. de Tilbury, du chevalier de Château-Rousset, qui rencontre au bord de la rivière Arc, près d'Aix en Provence, une Dame qui l'appelle par son nom et lui propose de l'épouser, à condition de ne pas chercher à la voir au bain.

A partir de là, Mélusine, fée poitevine choisie comme ancêtre mythique par la famille des Lusignan désireuse de s'inventer une ascendance féerique, -de même que César prétendait descendre de Vénus-, car le nom de Mélusine pourrait être lu comme Mère des Lusignan, (cf. Desavire), prenant son essor dans la littérature du XIVe s, va devenir un personnage de roman.

On distingue plusieurs phases dans son « histoire » :

1-Jeunesse difficile, car sa mère la fée Pressine, ayant séduit et épousé le roi Elinas sur sa promesse de ne pas assister à son accouchement, « oublie » son serment, et elle doit le quitter en emportant ses trois filles, Mélusine, Mélior et Palestine. Croyant bien faire, les filles, sur l'instigation de Mélusine, punissent le père en l'enfermant dans une montagne où il achèvera sa vie. Leur mère furieuse les châtie pour cette terrible initiative, et les renvoie dans les limbes d'où son union avec Elinas eût pu les faire sortir. Mélusine erra dans les bois jusqu'à ce qu'un homme veuille bien l'épouser à la condition que l'on sait, Mélior gardera un épervier dans un château d'Albanie (ou d'Ecosse), Palestine gardera le trésor de son père dans une grotte au mont Canigou.

2- Seule Mélusine parviendra, mais imparfaitement, à se tirer de ce mauvais pas en suscitant la rencontre avec Raymondin au fond des bois, près de sa fontaine. Elle fera fleurir forteresses et abbayes, fera gagner des guerres à son époux, et le fera maître de richesses infinies. Enfin elle le dotera d'une descendance suspecte de 10 fils dont les huit premiers pâtiront de leur ascendance surnaturelle en collectionnant les « signes » liés soit à la nature surnaturelle autant que suspecte de leur mère : dent de sanglier de Geoffroy, tache en peau de loup ou de taupe sur le nez de Fromont, soit à ses dons de clairvoyance extraordinaire, car Mélusine voit l'avenir : oeil unique et cyclopéen d'Urien, œil cyclopéen supplémentaire d'Horrible, dont la cruauté et la force sont terrifiantes).

Geoffroy la Grant'Dent, l'aîné est un géant à la sauvagerie impressionnante, qui s'attaque aux géants Gardon (ou Guedon) de Guérande, et le géant Grimaut, qui combat un chevalier surnaturel, et qui sous l'emprise d'une colère démoniaque, met le feu à l'abbaye où s'est retiré son frère Fromont. Quant à Horrible, il est tellement nocif que sa mère, au moment de son départ pour l'autre monde, conseille de le tuer.

3- Raymond sous l'instigation d'un tiers, son frère, va rompre son serment, et voit sa femme se baignant sous forme de serpent ou dragon ailé (Fig. C).

4- Mais ce n'est que lorsqu'il explose de fureur contre elle en apprenant le crime de Geoffroy, qu'elle doit, sa nature surnaturelle étant publiquement dévoilée, s'enfuir sous forme de dragon volant (Fig. D).

5- Mais elle revient nuitamment nourrir ses deux derniers enfants, les seuls normaux, et continue à veiller sur ses possessions en annonçant, en tant que fée « banshee »¹¹, les morts à venir et les changements de propriétaires (Fig. D).



La famille des Lusignan a donc fait de Mélusine sa fée tutélaire, et la légende a suivi partout en France et à l'étranger les pérégrinations de cette maison de petite noblesse qui a quand même compté parmi ses descendants un roi de Chypre et de Jérusalem et un roi d'Arménie. C'est ainsi Mélusine réapparaît en Normandie sous le nom d'Andaine, nom vraisemblablement emprunté à une

¹¹ Telle la banshee irlandaise, annonciatrice de mort

fée autochtone plus ou moins couplée elle aussi avec la figure d'un dragon et déjà installée localement ; dans les Alpes à Montelieu et à Sassenage ; au Luxembourg ; en Espagne... Par ailleurs, les traductions du roman de J. D'Arras (en prose) et de Coudrette (en vers) qui furent des best seller de leur époque, ont permis de diffuser la légende dans toute l'Europe.

Bizarrement, si les Lusignan s'enorgueillissent d'avoir une fée pour ancêtre, Mélusine, elle, regrette d'avoir à quitter l'humaine existence, de ne pouvoir vivre une vie de bonne chrétienne et être enterrée dignement. C'est que dans la religion chrétienne, c'est l'être féerique qui a besoin de l'homme pour exister, gagner une âme et ainsi pouvoir accéder au salut.

La richesse du personnage de Mélusine réside dans son ambiguïté : simultanément fée et femme, humaine et serpente, chrétienne et diabolique, mère et amante, bâtisseuse (Fig. E) et destructrice, elle reste l'antique divinité déchue, que l'on n'a pourtant cessé de révéler : la toute puissante mère nature. Elle forme avec ses deux sœurs une triade qui rappelle celle des trois déesses mères de la statuaire gallo-romaine. B. Sergent reconnaît en elle les trois fonctions duméziliennes : savoir, pouvoir et avoir : la connaissance, la puissance, l'abondance.

Le cheval Bayard

C'est un cheval fée de légende, à la robe baie (cf. son étymologie : ancien français baiart, du latin badius, bai avec le suffixe germanique hart, fort.).

Issu de nombreuses chansons de geste du Moyen Âge chrétien, dont les plus anciennes remontent au XIIe s, il semble pourtant trouver son origine dans une période antérieure : en effet les *Grandes Chroniques de France* font remonter son origine au géant Gargantua, lui-même issu d'une divinité celtique « bélénique », (c'est à dire en rapport avec Belenos). Pour H. Dontenville, qui a beaucoup étudié les toponymes légendaires, Bayard serait issu de la Grand' jument, un animal solaire créé par Merlin sur la plus haute montagne d'Orient (cf les *Chroniques gargantuines*), puis chevauchée par le Gargantua primitif, géant anguipède, voire dragon ou serpent dans des temps plus anciens. Rappelons que pour s'emparer du cheval Bayard, l'enchanteur Maugis doit préalablement affronter un dragon et le tuer.

Il est vrai que dans la chanson de *Maugis d'Aigremont*, Bayard, né d'un dragon et d'une serpente, possède une particularité merveilleuse : une échine qui s'allonge pour porter les quatre fils Aymon (Fig. G), trait « reptilien » qui expliquerait que ce « dragon métamorphosé » soit l'ennemi vaincu de Charlemagne. Chthonien par son origine autant que par sa couleur (brun rouge), subversif car résistant à l'empereur Charlemagne, il tient auprès de Renaud un rôle de protecteur totémique et d'animal nourricier.

Une autre interprétation, populaire, fait de Bayard la monture d'une divinité solaire déchue. Elle s'appuie sur les derniers vers du *Maugis d'Aigremont*, affirmant que Bayard fait retentir la forêt ardennaise de son hennissement, chaque année au solstice d'été, c'est-à-dire à la saint Jean. (Mais il fait aussi penser à Pégase, cheval fée ailé né du sang de la Gorgone Méduse après que Persée l'ait décapitée, ainsi qu'à Bucéphale, le cheval rebelle et anthropophage d'Alexandre le Grand).



Le cheval Bayard portant les quatre fils Aymon d'après une miniature dans un manuscrit du XIV^e siècle.



Maugis combattant le serpent et gagnant le cheval enchanté, par Loyset Liédet.

Quoi qu'il en soit, l'histoire de Bayard est l'une des plus populaires des chansons de geste jusqu'au XIXe s. Dans le texte des *Quatre fils Aymon*, lui sont attribuées des qualités magiques et une origine surnaturelle : fils d'un dragon et d'une serpente, Bayard est libéré d'une île volcanique de l'archipel des îles Lipari par l'enchanteur Maugis (Fig. F), puis le roi Charlemagne l'offre à Renaud de Montauban, l'aîné des quatre fils Aymon pour le récompenser de sa bravoure lorsqu'il l'arme chevalier. Hélas, Renaud tue le neveu du roi qui a triché aux échecs, et le roi veut sa mort.

Renommé pour sa force et son intelligence, Bayard a donc aussi le pouvoir de porter les quatre garçons sur son dos (Fig. G), pour les faire échapper à la colère du roi. S'ensuivent toute une série de péripéties au cours desquelles les frères pourchassés, acculés à la famine dans une traversée échevelée de la France, sont soutenus et même nourris par le bon cheval, qui même les abreuve de son sang.

Cependant, Renaud est las de son existence précaire et souhaite obtenir le pardon du roi. Mais pour ce faire, Charlemagne exige que lui soit remis ce cheval démoniaque, lié aux enchantements de Maugis, cousin de Renaud. Renaud accepte, et le roi, dans sa cruauté, fait attacher les jambes du cheval, lui fait mettre une meule autour du cou, et le fait jeter dans le Rhin (à Liège), malgré les protestations de son entourage. Mais Bayard réussit à se défaire de ses liens, casse la meule à coups de sabots, nage énergiquement vers le rivage, s'ébroue et s'enfuit dans la profonde forêt ardennaise où il vit toujours, car il est fée.

On voit par là qu'il s'agit bien d'un animal païen, en opposition, comme Maugis, avec Charlemagne, c'est-à-dire avec l'orthodoxie chrétienne.

Depuis le Moyen Âge, Bayard est une figure importante du folklore principalement ardennais, belge et luxembourgeois. Comme il y a des « départs » de Gargantua, on voit ici de nombreux toponymes connus sous le nom de « pas Bayard », ou « saut Bayard ». Parfois est signalée dans la roche la marque de son sabot, ou bien on trouve des traces de « dérapage » dus à la puissance et à la vitesse du cheval dans son saut. Il semblerait que la multiplicité de ces toponymes découlent de l'influence des pas ou pieds de saints.

Comme « modéleur de paysage », Bayard présente un parallèle important avec la monture de Roland dans les Pyrénées et il est possible que les deux montures partagent la même origine. Enfin, comme Pégase, Bayard est aussi un créateur de sources.

On ne sera pas sans remarquer que Gargantua, Mélusine et Bayard rivalisent d'ardeur pour « modeler » le paysage. Autre remarque : si toutefois, selon certaines chroniques, Gargantua a trouvé la mort au fond d'un puits sous un amoncellement de meules, Bayard, lui, a échappé à la mort par la « meule ». Il s'agit d'un objet et d'un supplice bien curieux, surtout sachant que des saints sont venus d'Irlande en voguant sur une meule. Quel symbole représente donc cet objet lié au moulin et à la farine ? Serait-ce que sa forme évoque le disque solaire ?

Arthur et Merlin

Le roi Arthur est le héros de nombreuses légendes depuis le Moyen Âge, et c'est autour de sa personne que se constitue l'imposant ensemble romanesque de la « Légende arthurienne ». Il s'agit sans doute, dans la réalité, d'un chef militaire breton qui lutta contre l'envahisseur saxon vers l'an 500. Devenu légendaire, il représente le roi idéal venu rétablir dans leur puissance les bretons divisés. Chantée par des bardes gallois et des auteurs de chroniques tel G. de Monmouth, auteur de l'*Historia Regum Britanniae*, vers 1235, sa geste fut développée par Wace et Chrétien de Troyes. Le cycle romanesque qui s'achève par *La mort le roi Arthur* (1215-35) a largement contribué à diffuser l'image traditionnelle du roi et des chevaliers de la Table Ronde.

Arthur (dont le nom signifie l'ours en langue celtique), est le fils du roi Uther Pendragon et de la reine Ygerne de Cornouaille. Sa mère était mariée à Gorlois duc de Cornouaille et vassal d'Uther

Pendragon, mais grâce à Merlin, le roi amoureux prend l'apparence du duc et partage la couche d'Ygerne. La même nuit, le duc est tué dans une escarmouche. Uther épousera Ygerne, suivant en cela l'exemple biblique de David épousant Bethsabée après avoir envoyé l'époux de celle-ci se faire tuer à la guerre.

A sa naissance, (selon les auteurs), Arthur est confié soit à Merlin, soit à Ectorius et Flavilla, vassaux loyaux qui l'élèvent avec leur fils Keu, responsable de nombreux malheurs dans la geste arthurienne. A la mort d'Uther, la succession se révèle un problème épineux et douloureux car le roi n'a pas de fils légitime. Mais à la sortie de la messe, après l'enterrement, on découvre sur le parvis de la cathédrale une épée enfoncée dans une enclume et un roc. On peut y lire une inscription selon laquelle seul le roi légitime pourra arracher l'épée de la pierre. De nombreux chevaliers tentent l'épreuve, mais l'épée reste à sa place. Ce n'est que plusieurs années après qu'un adolescent parvient à l'extraire : c'est Arthur.

A cet endroit se dessinent deux versions : Selon la première version, les barons refusent de reconnaître l'autorité de cet adolescent. Finalement, Merlin intervient pour révéler qu'Arthur est le fils d'Uther et d'Ygerne, donc l'héritier légitime du trône. Selon la seconde version, Arthur parvient volontairement à obtenir ce qui lui revient de droit. Et c'est lui-même qui révèle, devant un parterre de chevaliers ébahis, ses origines, confirmées par Ygerne et Merlin, présents à cette scène. D'autres divergences ont lieu lorsque le nouveau roi est proclamé. Parfois la bataille est rude et Arthur doit y prouver sa valeur, d'autres fois il est accueilli dans la joie, comme un libérateur.

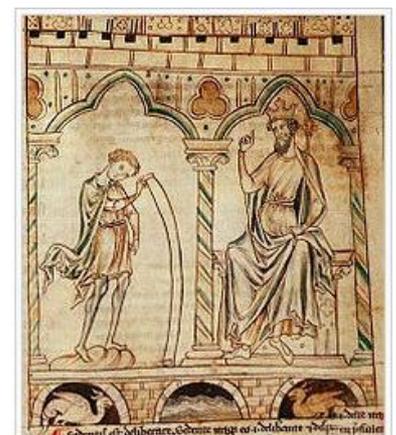
A partir du moment où Arthur est sur le trône, Merlin va le conseiller et lui venir en aide tout au long de son règne. Aborder le personnage mythique du roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde, c'est donc avant tout s'intéresser au personnage de Merlin.

Nous savons déjà par les *Chroniques gargantuines* qu'il est à l'origine de la création de Grandgousier et de Galemelle, les parents du géant Gargantua, qu'il crée justement dans l'intention de le mettre au service du roi Arthur, pour l'aider à vaincre ses ennemis. Cependant, cette information fantaisiste ne résiste pas à un examen chronologique, car si Gargantua est le compagnon de combat d'Arthur, il est contemporain de Lancelot et de Guenièvre...

Merlin

Les récits légendaires autour de Merlin prennent certainement leurs sources, comme ceux concernant Gargantua, Mélusine et le cheval Bayard, dans un fond celtique ou pré-celtique antérieur aux influences chrétiennes, et sont indissociables de la légende arthurienne.

P. Walter voit dans la légende celtique de Merlin celle d'un druide divin lié à des rituels saisonniers calendaires, d'où son image d'homme des bois, d'astrologue, de magicien, de devin. Or, si l'existence d'un mythe fondateur autour de Merlin dans la mythologie celtique semble peu probable, cette théorie ne peut toutefois être totalement écartée, les premiers auteurs ayant cité Merlin s'appuyant sur le folklore populaire oral de leur époque. Il rappelle la tradition des divinités et créatures païennes de la nature et des forêts, les nymphes, auxquelles appartiennent Mélusine comme Morgane, et les faunes, les sylvains, les hommes et femmes sauvages.



Merlin prophétisant devant le roi Vortigern. Manuscrit anonyme des *Prophetiae Merlini* de Geoffrey de Monmouth, British Library, v. 1250-1270.

La naissance de Merlin n'est détaillée que par les auteurs chrétiens de la légende arthurienne. Dans son *Historia regum Britanniae*, G. de Monmouth écrit un commentaire dans lequel il suggère

que Merlin est peut-être le fils d'un incube « de la nature des hommes et de celle des anges », qui aurait pris forme humaine pour approcher une femme vierge. R. de Boron en fait un « cambion », fruit d'une mère humaine et d'un père démoniaque du nom d' Aquipedes, c'est à dire : aux pieds de cheval, par référence au cauchemar.

De fait, la mère de Merlin est une dévote jeune fille affligée d'une sœur de petite vertu. Se sachant en grand danger du fait des moeurs de sa sœur, elle s'épanche auprès de son confesseur, Blaise, lequel lui recommande de ne jamais céder à la colère, et de ne jamais se coucher sans dire ses prières, ni sans laisser auprès de son lit une bougie allumée afin d'en éloigner le diable. Mais un jour arrive où, fâchée contre sa sœur,

elle se couche habillée en oubliant prières et bougie. L'incube en profite pour abuser d'elle dans son sommeil et concevoir Merlin (Fig. H) que le diable destine à être un antéchrist. Merlin naît velu comme un ours (comme Antoine, l'un des fils de Mélusine). C'est là, d'un point de vue chrétien, le signe de sa filiation avec le diable. On peut aussi y voir le signe d'une filiation avec un être surnaturel issu de la nature, un homme sauvage, un homme ours, tel Ourson, dans le roman de *Valentin et Ourson*. Le père de Merlin lui donne la capacité de voir le passé, tandis que sa mère, repentie et touchée par la grâce, lui donne celle de voir l'avenir¹².

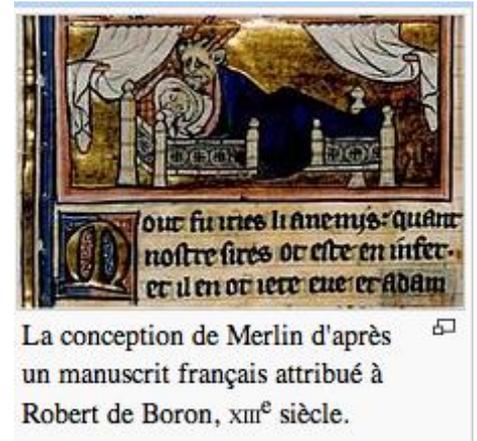
Dans tous les textes médiévaux, Merlin naît porteur d'une grande sagesse et montre une exceptionnelle précocité intellectuelle (tout comme Jésus discutant avec les Docteurs de la Loi). Dès sa naissance, il est capable de prendre la parole pour protéger sa mère contre ceux qui veulent la punir de son crime. Il est capable de prophétiser.

L'une de ses principales caractéristiques, justifiant son statut d'enchanteur, est sa capacité à pratiquer la magie, à prédire l'avenir, à se métamorphoser ou à métamorphoser autrui. Il peut se présenter sous l'apparence d'un enfant, comme sous celle d'un vieillard. Ses traits de personnalité sont autant ceux d'un enfant, par son goût du jeu, du déguisement, du rire et de la tromperie, que ceux d'un vieillard, par son détachement, sa sagesse, son expérience. Il peut voyager à volonté dans le passé ou le futur.. R. de Boron insiste sur sa position au cœur de la lutte entre le bien et le mal par sa naissance (il est fils du diable) et la rédemption de sa mère. Merlin utilise ses pouvoirs pour servir les desseins divins (aider l'avènement d'Arthur, la création de la Table Ronde et la quête du Graal), mais aussi des objectifs plus troubles (la satisfaction du désir d'Uther pour Ygerne). Au service des rois, il lutte contre les envahisseurs de la Bretagne, mais ses apparitions et disparitions intempestives et ses métamorphoses suscitent peur et méfiance.

Cependant, malgré (ou du fait de) sa grande connaissance du monde et des hommes, Merlin est rempli de contradictions. Il se laisse abuser par l'amour et se fait trahir par ses élèves en magie, Morgane, et surtout Viviane, à qui il a confié ses secrets tout en sachant qu'elle en fera mauvais usage et par qui il se laisse enfermer pour toujours dans une prison de verre, au cœur de la forêt.

Il traverse de grandes périodes de tristesse, voire de folie, pendant lesquelles il disparaît dans la grande forêt de Brocéliande. Il retourne alors à l'état sauvage, et cela à des dates précises du calendrier celtique, qu'il s'agisse dans la *Vita Merlini* des trois jours des Rogations de mai, pendant la lune rousse, ou, dans *la Vie de Saint Kentigern* de l'arrivée de la saison claire pendant la fête de carnaval.

La sauvagerie de Merlin en fait l'homme des bois le plus célèbre du Moyen Âge. L'ensemble des forces sylvestres est entièrement acquis à sa cause. Il est lui-même sensible au rythme des



¹² Dans le Lancelot-Graal, le diable se présente à une femme vierge sous l'apparence d'un bel étranger. Dans le cycle Post-Vulgate, c'est un homme sauvage qui viole une femme endormie dans la forêt.

saisons, et apparaît comme le maître du temps et l'esprit de la végétation, ce qui le rapproche de Saint Antoine ermite.

Dans la mythologie celtique, la forêt est un passage vers l'autre monde, un monde habité par les forces divines ; pour Merlin elle est aussi un lieu de science où la présence de la nature préserve les forces magiques. C'est là qu'il choisit d'établir sa demeure aux 70 portes et aux 70 fenêtres dans laquelle il étudie l'astronomie et l'astrologie, science dans laquelle il excelle.

On peut remarquer, à ce propos que le personnage de Merlin, comme le dieu celte Cernunnos, (représenté sur le chaudron de Gundestrup en homme à la tête chargée de bois de cerf), est souvent montré en relation avec la forêt et les animaux sauvages, en particulier le cerf, qu'il chevauche ou en qui il se métamorphose (notamment dans les romans en prose, Fig. I)). Or le cerf est un animal omniprésent dans les cultes celtiques et préceltiques. Un loup gris l'accompagne pendant l'hiver, et le nom de son Maître Blaise, ancien confesseur de sa mère, et fidèle narrateur de son histoire, est en rapport avec celui du loup (bleizh, en vieux breton). Le sanglier ou le porc (ses disciples sont surnommés « les petits cochons »), et enfin l'ours (il naît velu comme un ours), font également partie de ses compagnons. Il comprend le langage des animaux et se fait comprendre d'eux : caractéristiques qui renvoient au chamanisme.



Son rapport aux dragons est différent de ceux des chevaliers de la Table Ronde ou des saints sauroctones qui les combattent. Lui les apprivoise, prenant sur eux un ascendant (druidique ?) magique. Il apprend au roi Vertigern qu'un dragon rouge et un dragon blanc se battent sous les fondations de son château (Fig. J). Dans le roman de R. de Boron, il vient en aide à la famille Pendragon, notamment au roi Uther lorsqu'il lui permet de tromper Ygerne en prenant l'apparence de son époux et de concevoir Arthur. Plus tard, Merlin interprète favorablement l'apparition d'un dragon dans le ciel pendant une bataille. Enfin, pour aider Arthur, il utilise une enseigne en forme de dragon vivant qui « jette feu et flamme par la gueule ». Le dragon revêt donc pour lui un caractère protecteur et totémique.



Pour clore cette enquête sur Merlin, dernière des grandes figures de la mythologie française que nous abordons, il faut noter les talents de bâtisseur de l'enchanteur, qui s'associent avec sa connaissance des choses cachées, notamment dans le fameux épisode de la tour du roi Vertigern (ou Vertigier) qui s'écroule parce que deux dragons aveugles (l'un roux, l'autre blanc), s'affrontent sous la nappe d'eau sur laquelle elle est construite, et la font trembler en se retournant (Fig. K). Grâce à sa maîtrise de la pierre, il construit, comme Gargantua, Galemelle et Mélusine, des mégalithes, mais ce grand architecte est aussi censé avoir construit Stonehedge (Fig. L)!!!



G. de Montreuil, continuateur de Chrétien de Troyes, rapporte que sous le règne d'Uther Pendragon il aurait édifié au Mont Douloureux un pilier magique qui rendait fous les mauvais chevaliers. La construction par Merlin de sa demeure d'astronome, ainsi que celle de la tour de verre, dont il donne, pour son malheur, la recette à Viviane (autre nom de la Dame du Lac), apporteraient la preuve, s'il en était besoin, de la diversité de ses talents d'architecte.

Conclusion

Ce que l'on peut remarquer, si l'on met en concurrence ces divers personnages mythiques, ce sont tout d'abord les rapports d'identité qui les lient.

Ce sont tout d'abord les rapports entre leurs diverses naissances surnaturelles : celle de Gargantua, fruit de l'union entre un dieu solaire celtique et une vierge (ou, selon une autre version, de deux géants), celle de Merlin, issu d'un incubé et d'une vierge chrétienne, celle de Mélusine, issue de l'union d'une fée dragon et d'un être humain, celles de ses fils, issus d'une demi fée et d'un homme... enfin celle du cheval fée Bayard, né de l'union d'un serpent et d'une dragonne, ou grande jument.

Ce sont aussi les rapports de ces êtres plus ou moins surnaturels et issus du monde celtique ou préceltique avec le monde sauvage, le monde de la forêt :

Gargantua a toute l'apparence d'un homme sauvage. Il est, comme Merlin, né velu, il est géant, son apparence est grossière et il se déplace armé d'un grand bâton. Merlin, outre sa pilosité ursine, est proche des êtres, végétaux ou animaux, de la forêt, ; il chevauche un cerf, est accompagné d'un loup, se transforme en cerf, fréquente les fées des bois et des lacs, (Morgane et Viviane), disparaît périodiquement dans Brocéliande.

Mélusine est une fée des bois et des eaux. C'est au plus profond de la forêt qu'elle rencontre Raymondin, c'est la forêt qu'elle défriche pour construire le château de Lusignan au-dessus de la fontaine de soif. Elle se réfugie sous terre, dans un bain, pour se ressourcer.

Quant à ses fils, l'un est nanti d'une dent de sanglier, l'autre d'une tache en peau de loup sur le nez, le troisième d'une griffe de lion sortant de la joue, le quatrième est entièrement velu comme un ours et se nomme Antoine (comme saint Antoine), les autres sont dotés d'yeux d'oiseau de proie, de surcroît cyclopéens pour deux d'entre eux.

Bayard, lui, est issu de la grande forêt ardennaise, et c'est là qu'il s'enfuit, remplissant les bois de ses hennissements le jour de la Saint Jean, après que Charlemagne ait essayé de le noyer.

Plusieurs de ces personnages sont de la race des géants pré-celtiques. Le couple Grandgosier-Galemelle, bien sûr, mais aussi Gargantua (et Pantagruel). Mais parmi les fils de Mélusine, certains sont d'une taille merveilleuse, et combattent des géants, ainsi Geoffroy. Enfin, le cheval Bayard, fils de la Grand'jument de Gargantua, est susceptible d'allonger son échine pour porter quatre cavaliers.

Tous sont « modeleurs de paysage », pour reprendre l'expression d'H. Dontenville. Gargantua à son insu, en le parsemant de « dépatures », de cailloux et d'excréments devenant des mégalithes, Bayard en éclaboussant le paysage des pierres sur lesquelles glissent ses sabots, Mélusine de façon plus adroite, sauf lorsque la fée surprise laisse tomber des pierres de son devant.

Mélusine est en fait une architecte véritable, utilisant les techniques et une main d'œuvre de son temps, quoiqu'on ne sache pas d'où viennent ses ouvriers, et que ses ouvrages, comme ceux du diable, restent souvent inachevés. Merlin est l'architecte de Stonehedge, rien de moins, mais aussi d'ouvrages aussi admirables que surnaturels, comme sa demeure aux 70 portes et 70 fenêtres.

Ces bâtisseurs surnaturels ne sont pas hostiles à l'idée de venir en aide aux hommes. Gargantua le premier est toujours prêt à aider, même s'il le fait maladroitement. Bayard est l'ami fidèle de Renaud de Montauban, Mélusine est une fée civilisatrice et une mère prolifique, et Merlin est le conseiller du roi Arthur. Rien ne pourrait être fait, d'ailleurs, si ces deux derniers personnages ne possédaient le don de connaître le passé et l'avenir, qu'ils doivent à leur double origine, et qu'ils mettent au service de ceux qu'ils ont élus.

Cet ensemble d'aspects caractéristiques de ces personnages mythologiques, qui ne sont pourtant pas spécifiquement français, mais que nous considérons comme faisant partie de notre patrimoine culturel « immatériel », fait d'eux des témoins d'un passé qui nous échappe en grande partie. Derrière ces grandes figures de la mythologie se profile un monde déchu, oublié, antérieur au Moyen Âge, celui des traditions religieuses et des croyances celtiques dont le christianisme a édulcoré et transformé le sens, sans pour autant l'avoir totalement occulté.

C'est donc notre travail, c'est notre responsabilité de rechercher sans relâche les bribes d'informations que nous livrent encore les légendes éparses, les toponymes, les paysages où s'inscrivent les mythes, et de mettre ces découvertes en relation avec les textes anciens qui nous sont parvenus, sans hésiter à construire du sens en mettant en concurrence des mythes autres, appartenant à d'autres contrées, mais évoquant des sujets comparables tout en utilisant un autre langage.

Voir la [bibliographie](#) sur le site de la SMF